L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LA CIRE

I. — LA CIRE DANS LES RELIGIONS ANTIQUES

La cire est une substance trop utile pour qu'elle n'ait pas été employée dès la naissance de l'industrie humaine. Avec le Miel, dont elle est l'écrin doré, elle a dû participer aux rites des premiers cultes.

Nous savons qu'elle était utilisée par les anciens Égyptiens dans les préparations funéraires et dans les usages quotidiens de la vie, et nous avons déjà vu son rôle, en même temps que celui du miel, dans l'ensevelissement des morts notables de la Syrie antique.

Chez les Grecs, la cire était attachée à la liturgie delphienne d'Apollon, comme au culte de la Diane d'Éphèse. Philostrate nous raconte que le premier temple d'Apollon- Phoibos lui fut construit par des abeilles qui en édifièrent les murailles avec de la cire et des plumes d'oiseaux[1]. Et Pausanias ajoute que le dieu agréa si favorablement cet hommage qu'il transporta ce temple unique dans le royaume hyperboréen où, chaque hiver, il habitait au milieu des cygnes.

Ainsi que le firent plus tard les Romains, les Grecs fabriquaient, pour les augures qui en tiraient des présages, de petits cierges de cire ; les uns et les autres faisaient aussi des ex-voto, petites figurines humaines de cire qui remplaçaient souvent, sous le couteau du sacrificateur, les victimes humaines vivantes[2]. Cet usage fut imité plus tard par la magie noire européenne, dans les rites maudits de l'envoûtement.

À Rome, comme en Grèce, les artistes faisaient aussi, pour les familles élevées, les effigies en cire des ancêtres[3].

En Grèce, en Crète, en Chypre, en toutes les régions d'influence hellénistique, dans la célébration de certains « mystères » sacrés, le flambeau de cire était l'emblème de la présence invisible de la divinité qui donnait la science, qui purifiait, vivifiait et protégeait : aussi l'office de porte-flambeau, de céroféraire, était-il très ambitionné, car il donnait accès aux plus hauts grades d'initiation et aux privilèges les plus recherchés. En d'autres « mystères », au contraire, pour que tous

---

[1] Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VI.
[2] Cf. Macrobe, *Les Saturnales*, I.
[3] Ovide, *Fastes*, I ; Juvénal, *Satires*, VIII.

les mystes participassent à l'honneur et aux avantages d'ordre spirituel réservés aux céroféraires on se passait le flambeau de mains en main[1].

Les antiques religions de l'Asie ont beaucoup plus usé de la torche de cire que celles de l'Europe aux temps préchrétiens : les rites zoroastriens prescrivaient l'offrande de cierges de pure cire d'abeilles et leur combustion devant l'autel d'Ormutz[2].

D'autre part, au cours de la cérémonie d'initiation des Kabir de l'Hindoustan, on fait manger au récipiendaire de petites gaufres dans lesquelles on fait entrer de la cire coulée le long des cierges consacrés. C'est une sorte de communion avec le cierge dans lequel est censé résider un principe divin, du fait de sa consécration[3].

II. - LE SYMBOLISME DE LA CIRE DANS LE CHRISTIANISME. - LA CIRE ET LA SAGESSE SPIRITUELLE

Le symbolisme chrétien de la cire se confond avec ceux du Cierge et des *Agnus Dei*, dont elle est le principal élément constitutif, et dont je parlerai longuement, si Dieu me prête vie, en étudiant les symboles et emblèmes d'ordre liturgique.

Cependant, prise en elle-même, la Cire fut rattachée comme le Miel, au symbolisme de la Sagesse, de la divine *Sophia* communiquée aux hommes de bonne volonté par l'Esprit d'En-Haut.

Dans cet ordre d'idées, la Cire figure d'abord la malléabilité d'esprit qui procède de la douceur et de l'humilité du cœur : ce doit être la première qualité du « Disciple » qui cherche la Sagesse, fruit de la Connaissance : car, de même que la Cire s'amollit, sous la main du cirier ou sous le sceau du chancelier pour prendre la forme ou l'empreinte désirée, de même l'esprit du Disciple doit s'assouplir, docilement, sous l'influence intellectuelle et spirituelle du Maître, et sous les inspirations du ciel, pour recevoir, de l'un, la Connaissance, et de l'autre, le don de comprendre et d'interpréter judicieusement cette connaissance ; et c'est là le premier pas dans l'étroit sentier qui aboutit à la Sagesse.

Ce rapprochement entre la Cire et la Sagesse est entré fort anciennement dans la symbolique chrétienne : La liturgie des Grecs, bien avant le grand schisme, évoquait cette sagesse à la cérémonie quadragésimale des Présanctifiés au cours de laquelle le diacre, en faisant devant l'autel le signe de la croix avec un cierge de cire pure, proclamait à haute voix : *Sophia orthoi*[4] ! (7).

Dans la spiritualité médiévale qui en arriva à compliquer le symbolisme de la façon la plus outrancière parfois — sous la plume de l'évêque Durand de Mende, par exemple — la Cire fut le symbole de « l'esprit de Jésus-Christ », qui est

[1] Cf. Hérodote, *Hist*. VIII.
[2] Cf. J. Bovini, *Lettres de voyages*, 12.
[3] Cf. C. H. Westcott, *Kabir and the Kabir Panth*.
[4] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturgie*, fasc. LXXXIV, col. 1111.

sagesse, et sur lequel l'âme pieuse doit se modeler : « de même, disait-on, qu'un objet bien enduit de cire brille sous un frottement énergique et rapide, de même aussi l'âme chrétienne bien pénétrée de l'esprit du Christ, brille de l'éclat d'un précieux mérite sous la rude action des épreuves de la vie ».

La Vigne mystique, attribuée à saint Bernard, porte en titre de l'une de ses subdivisions : « Comment l'Âme chrétienne doit former, du suc des fleurs de la Vigne (qui est le Christ) une cire capable de recevoir l'empreinte du sceau royal de la Croix, et de nourrir la flamme de la Charité[1] ».

Nous y lisons, entre autres considérations :

« La Cire est apte à recevoir l'empreinte du sceau que l'on applique sur elle ; en cela, elle peut être la figure d'un témoin fidèle.

« La Cire, mêlée à quelques fils de lin, a encore la propriété d'entretenir la flamme.

« …Si donc nous voulons être vraiment des abeilles dans l'ordre spirituel, sachons, des fleurs de notre Paradis nazaréen, c'est-à-dire de notre jardin fleurissant, de notre Christ couvert de fleurs, nous former une mémoire dont la fidélité désormais victorieuse de toutes les tentations, puisse recevoir l'empreinte du sceau divin ; c'est-à-dire de notre Sauveur crucifié afin que nous ayons toujours présent à notre souvenir ce Maître tout aimable, qui nous a dit : Placez-moi comme un sceau sur votre cœur et sur votre bras[2] ».

« ...L'âme qui aura donc aimé pendant cette vie à porter l'empreinte du sceau de notre Roi, de Jésus Crucifié, en sera récompensée…, elle possédera un trésor infini de richesses dans le très doux Jésus, en qui sont renfermés tous les trésors de la Sagesse et de la Science[3] ».

III. — LE CIERGE DE CIRE, EMBLÈME DE LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST

Pris dans son ensemble, le Cierge de cire allumé a figuré aux yeux de la liturgie chrétienne et dès le tout jeune âge de celle-ci, le Christ flambeau des Âmes, lumière universelle : saint Jean n'a-t-il pas dit de lui : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes… La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venant en ce monde[4] ».

Lui-même n'a-t-il pas déclaré : « Je suis la Lumière du monde. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie[5] ». C'est

---

[1] *Vita mystica*, cap. XLIV, III.
[2] Citation du *Cantique des Cantiques*, VIII : « Pone me ut signaculum super cor tuum, et super brachium tuum ».
[3] *La Vigne mystique*, trad. Apoll. de Valence, p. 371-375.
[4] St Jean, *Évangile*, I, 4 et 9, trad. littérale de Crampon, *La Sainte Bible* (Nouv. Test.), p. 98.
[5] *Ibid*. VIII, 12.

pourquoi la liturgie primitive fit du Cierge de cire, en de nombreux rites solennels et emblématiques, l'image de la Personne du Christ Jésus.

Et, quatorze siècles plus tard, le premier texte français de notre « *Imitation de Jésus-Christ* » sous le titre de « *L'Internelle consolacion* », invoquera en ces termes ce Christ lumineux : « …O Lumière perpétuelle, trespassant toutes lumières, coruscations et aultres resplendisseurs, purifiez, esjouissez et vivifiez mon espérit avec toutes ses puissances, a ce qu'il puisse estre conjoinct à vous en jubilation excessives ou par ioyeuses eslevacions de cueur[1] ».

Dès le haut Moyen-Âge, les mystiques cherchèrent plus de rapprochements encore entre le Christ et le Cierge lumineux en décomposant celui-ci en trois parties : la cire, la mèche, la flamme. Au XIe siècle, saint Anselme expose ainsi son triple symbolisme : « Il y a trois choses à envisager dans le cierge qui brûle : la cire, la mèche et la flamme. La cire est le symbole de la chair virginale du Christ ; la mèche, celui de son âme ; et la flamme, celui de sa divinité ».

Pierre d'Esquilin s'accorde avec le saint archevêque de Cantorbéry et les autres symboles du Moyen-Âge quand il dit à son tour : « La cire, c'est la chair très chaste du Sauveur né d'une Vierge, la mèche qui est celée sous cette cire, c'est son âme très sainte cachée sous les voiles de son corps et la lumière est sa déité[2] ». L'Anglais Alexandre Ross, en 1666, écrivait la même chose : « Le Cierge a trois choses qui représentent Christ : le cotton, ou mesche, représentant l'âme, la cire son corps, et la lumière sa divinité[3] ».

Huysmans trouve dans ce concept purement mystique « une merveille d'analogie[4] » ; Lanoë-Villène, estime au contraire cette symbolique « précieuse et mièvre — d'ailleurs d'un goût douteux[5] ». Et je me permets de demander si l'indigence quasi totale de notre symbolique actuelle a bien des yeux qualifiés pour critiquer l'exubérante richesse de celle d'autrefois : Chaque siècle chrétien d'avant la Renaissance a vécu vigoureusement de la symbolique catholique ; depuis cette époque c'est le règne de l'incompréhension.

Aujourd'hui, les cérémonies, les rites extérieurs de la liturgie les plus riches de sève spirituelle, les symboles figurés les plus exotériques sont choses mortes et vides de sens pour plus des neuf dixièmes des chrétiens fervents qui se réfugient dans une dévotion simplement sentimentale, ignare et béate : un trésor de nourriture est ainsi perdu pour leurs âmes et pour leurs esprits.

— Un cierge, plus particulièrement que les autres, représente dans la liturgie le Christ illuminateur, c'est le Cierge pascal qui est bénit en l'Office du Samedi-saint

---

[1] *L'Internelle consolacion*, liv. II, chap. XXXIV.
[2] Cf. Huysmans, *La Cathédrale*, édit. Crès, t. I, V, p. 147.
[3] Alex Ross, *Les Religions du Monde*, trad. de Th. la Grue, p. 339.
[4] Huysmans, *op. cit.* p. 147.
[5] Lanoë-Villène, *Le Livre des Symboles*, t. IV, p. 179.

depuis le milieu du premier millénaire chrétien, probablement, puisque Dom Leclercq pense que c'est à son sujet que saint Augustin composa sa *laus cerei*[1].

Dans la cire de ce cierge, au cours de sa bénédiction, le diacre fixe, en forme de croix, cinq grains d'encens. Lanoë-Villène rappelle qu'on a voulu voir dans ces grains l'évocation des cinq grandes fêtes de l'année chrétienne. Ce qui n'est pas, dit-il, à retenir ; et je me range absolument à son opinion. Je ne saurais plus en faire autant quand il ajoute : « Je crois qu'il faut voir là, (dans les cinq grains d'encens), plutôt, un antique symbole delphien : le nombre cinq étant attribué à Apollon, comme marque des cinq sens, et encore du mariage chez les Pythagoriciens, doit formuler ici la résurrection du Fils de l'homme et commémorer son union avec l'Église dans la sanctification des journées de Pâques[2].

À cette théorie assez inattendue, je préfère celle-ci : Dans le symbolisme chrétien, la Cire est l'emblème de l'Humanité du Christ[3] : le Cierge pascal représente donc, en sa partie la plus extérieure, le Corps du Sauveur après sa mort et sa résurrection : les cinq grains d'encens ne semblent guère pouvoir être autre chose que l'emblème des cinq Plaies principales par où s'écoulèrent son sang et sa vie ; et leur agencement en forme de croix rappelle que c'est sur le gibet sauveur qu'elles furent subies pour notre rédemption. Durant nos quinze premiers siècles chrétiens surtout, l'art, la liturgie, le symbolisme, l'héraldique, la numismatique, la sigillographie, sont remplis d'évocations plus ou moins mystérieuses de ces cinq Plaies rédemptrices.

Les documents secrets de « l'*Estoile Internelle* » parlent d'un cierge encore employé, au jour de l'Épiphanie, durant le XVe siècle, et peut-être particulier à ce groupe hermétique : Il était formé de trois cierges de petit diamètre, cordés ensemble et figurait le Sauveur et sa manifestation par les trois principaux dons qu'il a fait au monde : une Foi plus éclairée, une espérance plus assurée et plus précise, une Charité plus ardente : c'est pourquoi sur l'un de ces cierges était gravé le mot grec, *Pistis*, la Foi, et sur chacun des deux autres : *Elpis*, l'Espérance, et *Agapè*, la Charité. Leurs trois mèches, si voisines, ne formaient pour ainsi dire qu'une flamme : image de Celle qui « est la vie et la lumière des hommes », selon l'expression de saint Jean.

Dans l'ordre profane, et sous forme de flambeau, la Cire est l'image de la vie humaine qui fond et se consume plus ou moins vite selon la robustesse du luminaire. Ajouter qu'il est de grands flambeaux, et qu'il en est de petits, qu'ainsi l'être humain doit éclairer d'un éclat plus ou moins vif et réaliser une portée plus ou moins étendue, selon la situation dans laquelle la Providence l'a placé, ce serait

---

[1] Saint Augustin, *La cité de Dieu*, XV, XXI. — Cf. Dom Leclercq, *Dict. d'arch. chrét. et de liturg*. fasc. XCII, col. 21.
[2] Lanoë-Villène, *op. cit*, p. 180.
[3] Cf. A. Lerosey, *Histoire et symbolisme de la liturgie*, p. 74 et 528.

sortir du symbolisme de la Cire, pour entrer dans celui particulier au Cierge : Arrêtons-nous au seuil, pour aujourd'hui.

IV. — LES « AGNUS DEI » DE CIRE

La Cire se présente aussi, dans la liturgie catholique sous la forme de médaillons ou disques, sur lesquels se détache en relief l'image de l'Agneau de l'Apocalypse.

Le plus ancien texte qui parle de ces disques bénits remonte au IXe siècle et le plus ancien de ces fragiles objets qui ait été conservés date du pape Grégoire XI (1370-1398) ; il se trouve au musée de la ville de Poitiers[1] (Fig. I).

Fig. I. — Agnus Dei de Grégoire XI (XIVe siècle).

Depuis le XVe siècle, la bénédiction des Agnus par l'aspersion, l'encens et le Saint-Chrême est réservée exclusivement au Pape qui procède à cette cérémonie solennelle à son avènement, puis tous les sept ans. Entre ces dates, il en bénit parfois en particulier. Ils sont composés de cire vierge à laquelle on mélange du Saint-Chrême. Tous ceux de date ancienne portent cette inscription : *Agne Dei, miserere mei, qui crimina tollis*, « Agneau de Dieu, ayez pitié de moi, vous qui avez pris sur vous nos crimes ».

Ces objets, par l'image même qu'ils portent, entrent donc bien dans le symbolisme liturgique du Sauveur.

Et voici comment, au XVIIe siècle, l'écrivain protestant et anglais, Alex. Ross expliquait à souhait la signification de ces « Agnus » : « Ils représentent, a-t-il écrit, l'Agneau de Dieu, qui oste les péchez du monde ; car comme la cire des abeilles est produite sans la conjonction charnelle, ainsi Christ l'estoit aussi de la bienheureuse Vierge : et comme le miel est caché dans la cire, ainsi la divinité estoit cachée sous l'humanité : l'huile ou le cresme meslé à la cire signifie la miséricorde, et l'amitié,

[1] Cf. W. Henry, *Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturgie*, t. I vol. I, col 970, fig. 244. — Mgr. Barbier de Montault, *Traité d'Iconogr. Chrét.* t. II, p. 96 et aussi *Traité liturgique canonique et symbolique des Agnus Dei*.

ou l'affabilité, qui estoit en Christ : il disent (les Catholiques), que ces *Agnus Dei* sont des préservatifs contre le foudre et les tempestes, par la force de leur consécration : O Catholiques ! vostre foy est grande, qu'il vous soit fait selon vostre foy[1] ».

LE SPHEX OU GUÈPE ICHNEUMON — LA SAUTERELLE

I. — LE SPHEX

Nous avons vu le rôle intéressant qu'occupe, dans la symbolique du Sauveur, la Mangouste que les Grecs d'Égypte appelaient *Ichneumon*, petit quadrupède carnassier qui s'attaque aux reptiles et, surtout, dans la vallée du Nil, tout au moins, aux œufs des redoutables crocodiles. À cause de ce rôle bienfaisant, les premiers âges chrétiens firent de l'Ichneumon, ainsi que nous l'avons vu, l'emblème du Christ, adversaire et destructeur du Mal.

Les Grecs d'Europe appelèrent également du nom d'*Ichneumon* une variété particulière de guêpes qui rend aussi à l'homme de précieux services. On la trouve par myriades dans toutes les contrées que baigne la Mer Noire, le Pont-Euxin des Anciens. Ces pays sont infestés, durant l'été, par des quantités énormes de sauterelles ravageuses, dont les déprédations sont un véritable fléau; les sphex-ichneumons se jettent sur elles, s'accrochent à leur dos, les enlacent de leurs pattes de manière à paralyser leur essor et leur enfoncent, entre la tête et le corps, leur dard aigu. À ce coup, la sauterelle meurt aussitôt ; son ennemi dépose alors en elle ses œufs, et l'enterre afin qu'elle serve de nourriture à ses larves qui ne tardent pas à éclore. C'est en raison de cette dernière particularité que le sphex-ichneumon, à laquelle nos entomologistes ont conservé ce nom, est appelée quelquefois aujourd'hui la Guêpe-fossoyeuse (Fig. I).

Fig. I. Le sphex du Proche-Orient. Cf. Guérin,
Dict. Hist. Natur. t. II, pl. 662, n° 3,
et *Magasin Pittoresque*, t. XXXIV, p. 268.

Le Sphex-ichneumon dépose souvent aussi ses œufs dans le corps de chenilles ou de vers nuisibles, notamment dans celui de la larve du sirex qu'elle recherche avidement, et qui cause de grands ravages dans les plantations de pins. La variété

[1] Alex. Ross, *Les Religions du Monde*, traduction de Thomas La Grue, 1666, p. 325.

française de sphex qui s'apparente avec la guêpe ichneumon, se livre à cette chasse du sirex comme celle du Proche-Orient[1] (Fig. II).

Fig. II. — Le Sphex de France (Sphex sabulosa).
Voir Trousset, *Nouv. Dict. Encycl*. t. V, p. 39

Dès le début du XIXe siècle, Webster et le Docteur Lee ont fait connaître à l'Europe occidentale combien le Sphex- ichneumon rendait d'utiles services, notamment dans les riches cultures de la région d'Odessa[2].

Cependant, le monnayage antique de ces contrées, qui a reproduit souvent des animaux et des insectes moins utiles aux hommes que le Sphex-ichneumon, n'a pas donné son image, négligence étonnante chez les Grecs qui ont souvent figuré l'Abeille, sur leurs monnaies.

Il semble que ce soit le haut Moyen-Âge chrétien qui, le premier, ait rendu justice aux bons offices de la guêpe ichneumon, en la faisant entrer dans la faune emblématique du Sauveur des hommes.

« L'Ichneumon-volant, nous dit O. Mikaïl, est une guêpe commune à toutes les rives de la Mer Noire. Dans le Nord de la Turquie d'Asie, et dans l'Arménie surtout, on regardait autrefois cet insecte, ennemi implacable de la sauterelle, comme un envoyé de Dieu vers l'homme des champs, dont les criquets saccagent les semis et les plantations, rien n'en subsisterait si ces petits sauveteurs n'y mettaient bon ordre[3] ».

L'Ichneumon volant de Mikaïl, le Sphex-ichneumon des entomologistes, sont des dénominations basées sur ce fait que les Anciens ont établi un rapprochement entre les services que rend la Mangouste-ichneumon à l'encontre des sauriens et des reptiles, et ceux qui sont dus à la guêpe-ichneumon, destructrice des sauterelles. Or, dans la symbolique antique, bien longtemps avant notre ère, la sauterelle nuisible, le reptile et le saurien dangereux ont été regardés comme de vivants emblèmes de la Mort et de l'Esprit du Mal.

Et cette conception obligea, par voie de conséquence, les mystiques des pays où voltige la guêpe-ichneumon, à voir en elle, comme en la Mangouste-ichneumon,

---

[1] Cf. Léon Kuentz, *Les insectes auxiliaires de l'Agriculture*, in *La Croix*, 16 janvier 1929.
[2] Voir *La Guêpe ichneumon et la Sauterelle*, in *Magasin Pittoresque*, 34e liv. p. 268.
[3] O. Mikaïl, *Lettres d'Arménie*, IV.

l'image emblématique de l'inlassable, de l'invincible ennemi du Mal et de ses œuvres, l'image du Christ Sauveur. N'a-t-il pas été, lui aussi, ainsi qu'on le dit du Sphex-ichneumon dans les campagnes arméniennes, « l'envoyé de Dieu » sur terre, chargé d'y arrêter les ravages du Mal ?

II. — LA SAUTERELLE

Le symbolisme christique du *Sphex-ichneumon*, s'éclaire au reflet de celui de sa victime, la sauterelle dévastatrice.

La sauterelle a toujours été dans le symbolisme des peuples qu'elle afflige, l'une des images de la dévastation et de la mort ; et, dans les Livres sacrés, depuis Moïse jusqu'à Jean l'Évangéliste, elle figure parmi les fléaux maudits :

Dans l'*Exode*, quand Moïse frappe l'Égypte des dix plaies libératrices d'Israël, la huitième de ces épreuves fut une nuée de sauterelles qui fit disparaître toute verdure du sol de l'Égypte et molesta les habitants jusque dans leurs maisons[1].

Et, dans les visions d'épouvante de l'Apocalypse, quand le Grand Aigle eut crié trois fois : Malheur à la Terre ! La cinquième des trompettes célestes annonça le fléau des sauterelles. Et, du puits de l'Abîme au milieu d'une trombe de fumée, sortit un nombre incalculable de sauterelles, venimeuses comme des scorpions, et chargées de torturer les hommes... « Ces sauterelles ressemblaient à des chevaux préparés pour le combat, elles avaient sur la tête des couronnes d'or, leurs visages étaient des visages d'hommes, leurs cheveux comme des cheveux de femmes et leurs dents comme des dents de lions. Elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme le bruit de chars à plusieurs chevaux qui courent au combat. Elles ont des queues semblables à des scorpions, et des aiguillons ; et c'est dans ces queues qu'est le pouvoir qu'elles ont de faire du mal aux hommes durant cinq mois. Elles ont à leur tête comme roi, l'Ange de l'Abîme, qui se nomme en hébreux Abaddon, en grec Apollyon[2] ».

Un document d'iconographie kabbalistique donné par Éliphas Lévi représente ces insectes fantastiques d'une façon évidemment inspirée de l'*Apocalypse*[3] (Fig. III). Cette figuration s'apparente avec plusieurs autres auxquelles Grimouard de Saint-Laurent a fait allusion[4]. L'une d'elles, je m'en souviens, montre la sauterelle revêtue de la cuirasse chevaleresque et casquée du bassinet en usage à la fin du XIVe siècle, timbré d'une couronne d'or.

---

[1] Moïse, *Le Livre de l'Exode*, X, 1-20.
[2] Saint Jean l'Évangéliste, *L'Apocalypse*, IX, 7-12.
[3] Éliphas Lévi, *Les Mystères de la Kabbale*, p. 153.
[4] Voir Comte Grimouard de Saint Laurent, *Guide de l'Art Chrétien*, t. IV, p. 478.

Fig. III — Sauterelle du Puits de l'Abîme, d'après Éliphas Lévi. *Op. cit.*

Sous quelque aspect qu'elle l'ait représentée, l'emblématique chrétienne a toujours fait de la sauterelle, de l'insecte calamiteux par excellence, l'image des démons destructeurs qui ravagent « le champ du père de famille[1] ». C'est pourquoi, dans son livre du *Pasteur* qu'il écrivit au Ier siècle de notre ère, Hermas nous a dépeint la puissance de la malfaisance infernale sous la figure d'un dragon à la gueule béante, de laquelle s'échappe un nuage de sauterelles de feu.

Quand, onze siècles plus tard, les moines bénédictins firent décorer leur magnifique église abbatiale de Vézelay, leurs sculpteurs immobilisèrent dans la pierre d'un chapiteau la figure d'une sauterelle à tête humaine qui voisine avec un autre emblème de Satan, le Basilic, dont elle complète « la signification démoniaque[2] ».

Dans la suite des temps, la sauterelle fut aussi, pour les symbolistes chrétiens, l'image des hérésiarques, de tous les propagateur de l'erreur, de la discorde, de l'esprit d'indiscipline, de l'envie, qui dévastent le champ dans lequel la main généreusement ouverte du divin Semeur a répandu la bonne semence, en vue des éternelles moissons.

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] Cf. Mgr. Barbier de Montault, *Traité d'iconographie chrétienne*, t. II, p. 181.
[2] Émile Mâle, *L'Art religieux du XIIe siècle en France*, p. 334.